

Du Portugal à l'Europe

Effets d'échelles, de Melgaço à Alqueva

Entre anthropologie et géographie, la collaboration est féconde – pour reprendre les termes de Michel Drain (1994) –, chaque fois que nos regards tentent de comprendre ensemble les sociétés humaines et leurs inscriptions sur le territoire. Sans doute devrions-nous étendre sans limitation cette collaboration à toutes les sciences humaines, puisque notre propos général et *a priori* est commun : la compréhension des sociétés à travers les époques, les lieux et leurs différences.

Dans la réflexion pluridisciplinaire sur le « Portugal dans la longue durée », trois grandes questions ont été abordées de façon récurrente et plus ou moins explicite : la question des échelles, liée à l'emboîtement des lectures du territoire ; la question des représentations qui, par-delà les disciplines, est relative à des lectures contextuelles et circonstanciées inscrites dans le temps et dans l'espace ; et la question de l'identité, omniprésente, qui comporte au moins deux volets. J'emprunterai à ma discipline de formation – l'anthropologie – et à des exemples ethnographiques recueillis sur le terrain ou dans la littérature, les quelques remarques sur ces points que me suggère la convergence de ces approches et lectures distinctes.

Du grand ou du petit ?

Lire le territoire à l'échelle d'un pays, comme l'a si bien montré Orlando Ribeiro dans les années 1940, en proposant de nombreuses cartes et surtout une réflexion de fond sur les caractéristiques socio-physiques du Portugal, permet une compréhension synthétique et générale des grands contrastes du pays. L'usage des grands rectangles mis en opposition, méthode à la fois visuelle et mnémotechnique, a le mérite d'être didactique. Ainsi n'a-t-on guère de difficultés à opposer l'Alto Minho humide et montagneux, de population dense et composée de petits propriétaires terriens, à l'Alentejo sec et souffrant de désertification humaine, à la terre possédée surtout par de grands propriétaires. De même est-il aisé d'opposer le littoral, façade de l'ouverture et du développement économique, à l'intérieur reculé, d'accès et d'intérêt économique plus incertains. Cette lecture macroscopique qui correspond aussi à une tendance et à une époque n'a pas été l'apanage des

seuls géographes.

Jusqu'au milieu du XX^e siècle, en France comme au Portugal, la pré-occupation de représenter visuellement « comment la culture et les pratiques sociales s'inscrivent dans l'espace » (Brito 1994) attire aussi les ethnographes. Les grandes enquêtes sur le folklore et la culture matérielle sont réalisées par des tiers, à l'aide de questionnaires, ou reposent sur les écrits des érudits locaux – les chercheurs ne se rendent pas encore sur le terrain. Elles servent une ethnologie extensive et cumulative, constituant des inventaires, dégageant des types et cernant des aires. En France, elles fournissent aux investigateurs de l'époque (Van Gennep, Parain, Varagnac, Bruhnes, etc.) une masse importante de données, de qualité variable, et les moyens de penser à grandes échelles les discontinuités spatiales et temporelles¹. Au Portugal, à la même époque, l'équipe du *Centro de estudos de etnologia peninsular*, constituée de Jorge Dias, Ernesto Veiga de Oliveira, Fernando Galhano et Benjamim Pereira, se lance dans le relevé systématique de l'outillage agricole, fournissant des cartes de distribution des araires, des houes, des battoirs, des silos à grains, etc., mais aussi des bûchers et feux rituels liés aux fêtes calendaires (Brito 1994), dans le dessein de constituer un *Atlas etnológico de Portugal continental* (Dias 1984). Les huit cartes de cet atlas sont avant tout des « cartes pragmatiques, un moyen efficace de recueillir, d'archiver et d'indexer les données qui s'accumulent (...) et des cartes aérologiques, où le souci de repérer les phénomènes sur tout le territoire de référence et d'identifier les zones d'absence ou de distribution différentes sont évidentes » (Brito 1989). Elles auront permis une lecture des logiques d'emprunt et de diffusion des techniques, de distinguer trois grandes zones d'influence (le Portugal méditerranéen, le Portugal atlantique et le Portugal trasmontain) et de repérer quelques idiosyncrasies. Rien de contradictoire, somme toute, à ce qu'Orlando Ribeiro avait déjà dégagé (Ribeiro 1945 ; Ribeiro 1961).

La lecture du territoire à d'autres échelles, à celle de la commune ou du lieu-dit, pourtant, s'impose avec force et pertinence à partir des années 1960. Elle permet de dépasser certaines limites de la collecte à grande échelle (comme le choix des phénomènes à cartographier, les critères de qualification et d'établissement des typologies, une certaine tendance à la boulimie, la conception atomistique des faits, la difficulté de représenter et d'analyser les phénomènes transfrontaliers, etc.) et de déboucher sur des analyses nouvelles de type monographique ou encore des études collectives pluridisciplinaires réalisées à l'échelle d'une micro-région – comme ce fut le cas pour l'Aubrac en 1964, choisi pour la particularité de son activité dominante, le pastoralisme sur une montagne déboisée ; ou encore pour Plozévet en Bretagne, en 1965, avec l'étude pluridisciplinaire sur le « modernisme » (Morin 1967 ; Morin 2001). Elle permet également d'apporter des nuances sensibles à ces grands espaces repérés, de confirmer ou d'infirmer les tendances, et d'affiner considérablement la compréhension des logiques locales – comme celles de dévolution des biens dans le monde alpin, par exemple, non homogènes (Albera 2001) ; ou de diffusion volontariste des fêtes traditionnelles². À l'échelle de la micro-observation, la commune

1. Pour une description précise et détaillée de l'histoire de l'ethnologie de la France, de ses objets, méthodes et limites, voir l'article de C. BROMBERGER (1987), grandement utilisé pour cette première partie.
2. Voir les nombreux exemples développés dans le collectif d'articles réunis et présentés par C. BROMBERGER & A. MOREL (2001).

devient « l'unité d'insertion spatiale et territoriale majeure [...] le cadre d'étude pertinent », tandis que le chercheur recueille désormais lui-même, lors d'un séjour prolongé sur le terrain, les matériaux qu'il étudiera. En changeant d'objet – en portant cette fois la recherche sur l'organisation économique, les institutions politiques, les systèmes de parenté – l'ethnologie a changé d'échelle (Bromberger 1987).

Pour autant, la question des échelles n'est pas résolue. Et personne ne s'étonnera plus de constater que l'échelle de pertinence n'est pas une mais multiple, qu'elle dépend de l'objet recherché, ou encore qu'il suffit à un phénomène d'être vu de trop près pour s'évanouir dans une infinité du toujours plus petit, ou d'être appréhendé de trop loin pour devenir indiscernable (Schippers 2001). Multiplier les échelles pour rendre compte de la multiplicité des approches et des réalités, rendre sensible la pertinence de l'emboîtement des lectures et des analyses, non pas seulement parmi les échelles spatiales dont il était surtout question ici, mais aussi parmi les échelles de temps et les échelles de statut – les réalités sociales de chacun se modulant selon les contextes socio-historiques en permanents changements – relève aujourd'hui de l'évidence. « Trouver la bonne distance » comme le suggère Thomas Schippers (2001). Comment penser le territoire portugais, en effet, sans se référer à la péninsule Ibérique tout entière ; comment penser le Portugal socio-économique d'aujourd'hui sans renvoyer à une échelle supra-nationale, à celle de l'Europe et de sa réorganisation en cours ? Échelles et cartographie sont à la fois outils et objets de représentation. Au Portugal, dans les années 1950, le débat des géographes, ethnologues, linguistes et historiens sur les possibilités de lire le pays à l'échelle nationale avait surgi dans un contexte historique et politique d'occultation des réalités du pays (Brito 1989) ; la cartographie ethnologique devenait outil de positionnement politique. Et la représentation cartographique de l'aire de distribution d'un outil ou d'une comptine d'enfants, ne s'arrêtant pas aux limites administratives d'un pays, pouvait être perçue comme une « mise en cause potentiellement dangereuse des frontières politiques, seules lignes considérées comme légitimes » (Schippers 2001 : 29). La cartographie sert ses fins, celle du tourisme et de l'essor économique aux Açores aujourd'hui, ou encore le discours politique actuel dans la lutte pour la continuité territoriale et contre le coût de l'insularité (Marrou 1999).

« Toute représentation cartographique prend des libertés avec la réalité géographique, c'est un principe intrinsèque à l'œuvre cartographique [...], car cartographe, c'est montrer, c'est orienter, c'est faire des choix ; en aucun cas il ne s'agit d'un exercice neutre » (*ibid.* : 414). Qui réalise des cartes et pourquoi mérite donc attention ; tout comme l'époque, la situation, le contexte ou les effets de mode qui influent sur les lectures possibles du territoire et de ses occupants invitent à la plus grande vigilance scientifique. Représenter n'est certes pas qu'un processus graphique. Cette partie sur les échelles physiques n'est sans doute qu'évidences pour le géographe.

Des centres, des « îles » ou comment en finir avec les marges

Dans le cadre d'une Europe en phase de recomposition tant économique que politique et spatiale, une nouvelle échelle de lecture du social semble

s'être dégagée. Depuis quelques années, des études de géographes et d'anthropologues proposent des approches favorisant « l'analyse des niveaux de rang intermédiaire, les régions, au centre des attentions et politiques européennes ces dernières décennies » (Guichard 2001), qui mettent en évidence des processus de redéfinition des espaces et des identités territoriales. En prenant les frontières physiques et culturelles comme objets d'études (Guichard 2001 ; Bromberger & Morel 2001 ; Pujadas, Martín & Brito 1999)³, l'idée est de repérer « comment évolue l'articulation entre les différents niveaux de pouvoir et de découpage spatial, du local à la région et à l'État, pour voir comment interfère aujourd'hui l'émergence du niveau européen » (López Trigal 2000) ; et de décrire la réactivation ou l'invention d'usages culturels comme les déplacements volontaires de frontières au moyen de fêtes traditionnelles (Bromberger & Morel 2001), de fromages (Delfosse & Letablier 1998) ou de barrages (Wateau 1999).

Ces approches débouchent sur l'usage d'un vocabulaire particulier, où il peut être question de centre, de périphérie, d'archipel, d'île, de pôle, de réseau, d'intercommunalité, de terroir, de pays, de transfrontalité, de transnationalité, etc. Le terme de région est déjà polysémique en soi. Les régions, par-delà ou en-deçà des territoires de développement ou de souveraineté des États-nations que nous connaissons, correspondent aussi à des aires de représentation sociale, à des espaces qui ont pu être repensés et redéfinis à des fins économiques, culturelles et identitaires, où les particularismes réels ou inventés servent à les distinguer. Les limites de ces « régions » ne correspondent pas forcément à celles des territoires. Parfois, c'est le terme « d'eurorégion » qui est préféré. Ces eurorégions s'apparentent alors, à l'échelle du tout petit, à nos « pays » français - une notion et un concept créés dans les années 1970 pour rapprocher des communes et favoriser le développement local (Portier 2001). Mais l'eurorégion peut aussi franchir les frontières nationales et désigner un espace compris entre la ville de Porto et la Cantabrique - comme certaines entités politiques et locales aiment à le défendre actuellement. À l'échelle de l'« Europe des régions », elle désigne aussi parfois l'État-nation : le Portugal ou l'Espagne devenant facilement, dans une presse en mal d'image, une région de l'Europe. Il ne s'agit que de représentations aux échelles bien enchevêtrées, mais qui méritent attention ; des échelles d'approches et d'analyses nouvelles à considérer.

Les termes de centre et de périphérie ne sont pas moins connotés. Utilisés de façon politique dans les années 1970, au Portugal, pour opposer des pôles attractifs à des espaces désolés (Pintado & Barrenechea 1972), ils servent toujours la cause des maires et des conseillers régionaux situés de part et d'autre de la frontière - comme en témoignent leurs allocutions dans les ouvrages récents sur la frontière, financés par les programmes Interreg et autres⁴. Certes, le concept est chargé, au relent d'évolutionnisme⁵, et sans

3. Pour ne citer que les collectifs d'articles les plus récents. Voir également les trois autres ouvrages de l'équipe pluridisciplinaire « Articulation des territoires en péninsule Ibérique » et, notamment, le livre original sur les *Itinéraires transfrontaliers dans la Péninsule Ibérique* (LÓPEZ TRIGAL *et al.* 2000) : un ensemble composite de points de vue différents sur la frontière, en trois langues (espagnol, portugais, français).

4. À titre indicatif, voir la préface de l'exposition *Linha de Fronteira* (GASPAR & CUNHA 1997) ou encore RODRIGUES (1999). Voir également BANHOS (1997) qui parle de la Galice et du Minho comme des périphéries de leurs pays respectifs.

5. Le débat sur le centre et la périphérie aurait souffert de l'interprétation réductrice et évolutionniste de l'économiste Immanuel Wallerstein, proposant une classification

doute est-il plus judicieux et politiquement correct de parler « d'îles » et « d'archipels » - comme le propose João Ferrão - pour désigner les zones dynamiques organisées en réseaux et reliées entre elles. Mais qu'en est-il des « non-îles », comment appeler ces autres espaces peu attractifs ? Des espaces « perdants » (voir Ferrão dans ce volume) ? Par commodité pour le moment, et parce que d'autres anthropologues (Pina-Cabral 2000) et géographes (Guichard 2000 ; Lopez Trigal 2000) utilisent aussi le vocabulaire de marges, de périphéries et de centres⁶, je présenterai deux cas concrets d'adaptation des localités à l'émergence de l'Europe, où l'objectif est explicitement de créer des centres pour en finir avec les périphéries. Retenons seulement, avant de passer à l'ethnographie, que le Portugal et l'Espagne se trouvent dans un contexte de meilleure représentation du pouvoir local⁷ et que l'on assiste, en plusieurs endroits de la péninsule, à des prises de position et de distance vis-à-vis des États-nation. L'Europe des régions, c'est aussi la possibilité de choisir un interlocuteur plus puissant, supranational.

À Melgaço, dans le nord-ouest du Portugal, depuis que la Communauté européenne a proposé la culture intensive de la vigne de Vin Vert Alvarinho, l'économie locale a radicalement changé, passant d'une polyculture d'autosubsistance à une production rentable et commercialisable (Wateau 1996). La menace de construction d'un barrage sur le Rio Minho, la rivière frontalière qui sépare le nord-ouest du Portugal du sud de la Galice, datant d'accords signés sous les dictatures de Franco et de Salazar, s'est faite plus sensible à partir de 1995, quand le projet a été relancé⁸. Assez vite, après une période d'observation, la mairie s'est positionnée contre le barrage, remettant en cause « les projets profitant aux grands centres consommateurs et se faisant aux dépens des régions les moins favorisées et les plus périphériques » (*Jornal de Notícias*, 13 mars 1998). Pour en empêcher sa construction, le maire⁹ s'est employé à redéfinir l'identité locale en réinventant ou réactivant des éléments identitaires de référence : « l'Alvarinho, le tourisme vert, la Galice amie »¹⁰. Son principal souci (et atout) a été d'allier la Galice voisine à la contestation et ainsi d'annihiler la frontière entre le Minho et la Galice pour favoriser les échanges entre les deux rives et repousser au loin, hors de la zone de production viticole, les limites de la périphérie. À la Chambre des députés, il pourra alors clamer « nous sommes le centre géographique d'une euro-région constituée par le nord du Portugal et la Galice » (*Alto Minho*, 10-16 octobre 1998) et recentrer à la fois la vallée du Minho et le débat dans un discours politique articulé

hiérarchisée des systèmes économiques mondiaux. Je remercie Francisco Bethencourt pour cet éclairage bibliographique.

6. Voir également les communications présentées à la table « *Questions de frontières et Identité nationale* » lors des III^{es} Jornadas/Congresso da Revista Arquivo de Beja « *Culturas, Identidades, Globalização* » (2000), où ethnologues et historiens ont essentiellement articulé leurs réflexions autour de ces deux notions (en lire la synthèse dans *Recherches en anthropologie au Portugal*, 7, 2001).
 7. Sans doute et aussi en partie pour des raisons de financement économique : l'Espagne et le Portugal continuant de recevoir des aides au développement local de la part de l'Europe.
 8. Le barrage de Sela sur le Rio Minho est directement lié par les accords binationaux de 1968 au barrage d'Alqueva sur le Rio Guadiana : le premier barrage étant une compensation pour les Espagnols à la construction du second. La reprise des travaux en Alentejo, à Alqueva en 1995, a donc remis au goût du jour la construction du barrage de Sela, dans l'Alto Minho.
 9. Il s'agit du député maire socialiste António Rui Solheiro, qui, en décembre 2001, entamait son cinquième mandat consécutif à Melgaço.
 10. Pour une description détaillée de ce processus de redéfinition de l'identité locale et de lutte contre les décisions politiques des États portugais et espagnols, voir Wateau (1999).
-

autour de questions de développement, de représentation et de devenir des localités. En se plaçant « au milieu », il devient possible à la vallée de reconsidérer les espaces et ses caractéristiques, non plus tant à l'échelle nationale mais à l'échelle européenne, et de solliciter des aides substantielles. Le projet de barrage est suspendu ; l'État portugais tente de trouver, sur une autre rivière, des accords de dédommagement vis-à-vis de l'Espagne.

En Alentejo, le processus est inverse, mais vise aux mêmes finalités. Au cours de l'histoire, l'Alentejo est devenue une région périphérique, située entre la capitale dynamique et l'Algarve touristique, une zone de transition sans infrastructure (excepté dans certaines grandes villes et sur le littoral) en mesure de retenir ou d'attirer les populations. Avec la construction du barrage d'Alqueva, qui a été présentée aux populations comme le moyen de « sauver l'Alentejo du déclin et du processus de désertification vers laquelle [cette région] s'oriente irrémédiablement » (Drain 1996), il s'agit de créer un centre attractif. En 1998, les journées d'études de Monsaraz avaient pour thème « Alqueva, centre du Monde ? » ; en 2000, au congrès sur la mondialisation qui se tenait à Beja, une table ronde s'intéressait à la place de l'Alentejo au sein de l'Europe et du monde¹¹. Cette question de représentation, soutenue par certains dirigeants politiques et intellectuels, enjeu politique de taille, est régulièrement reprise dans la presse. L'État a rebaptisé les villages proches du futur plan d'eau « *villages de l'eau* » et les bourgades « *villes historiques* », contribuant ainsi à repenser les espaces et à leur donner une caractéristique distinctive, donc identitaire. Les activités de tourisme en Alentejo ont été repensées et multipliées (chasse, randonnées en voiture tout terrain, tourisme d'habitation, etc.), la publicité renforcée et l'entreprise gigantesque que représente la construction du barrage, destinée finalement à doter le pays d'une « réserve stratégique d'eau »¹², sert aussi à valoriser le pays au sein de la communauté européenne. Car Alqueva sera le plus grand bassin de rétention d'eau d'Europe. Le site attire déjà les promeneurs et badauds de diverses nationalités, qui se rendent sur le lieu de construction du barrage, au village qui sera bientôt noyé, et sur le chantier du nouveau village destiné à remplacer l'ancien. Il y a mouvement incessant de touristes, journalistes, personnalités politiques, scientifiques, étudiants et autres (peintres, photographes, etc.) et depuis le 8 février 2002, date de fermeture officielle des portes du barrage pour un premier essai, des embouteillages embarrassent les routes le plus souvent désertes de l'Alentejo. Au village qui doit disparaître, des panneaux de signalisation ont été nécessaires pour organiser le flux des voitures, tandis que les populations locales s'habituent peu à peu à une fréquentation régulière de leur espace et répondent aux questions des curieux. En Alentejo, c'est un centre artificiel qui a été créé, non pas tant pour repousser au loin les frontières de la périphérie (comme à Melgaço) que pour concevoir un pôle attractif qui, autour d'une situation particulière, retienne les populations et favorise les investissements de

11. Voir les actes à paraître en 2002 du congrès intitulé *Culturas, Identidades e Globalisation*, 16-18 novembre 2000, III^{as} Jornadas/Congresso da revista *Arquivo de Beja*, Beja.

12. Depuis 1968, les destinations de ce grand barrage n'ont pas cessé d'être modifiées. Destiné tout d'abord à alimenter en eau une ville du littoral, à fournir de l'électricité au pays, à permettre l'irrigation d'une région, à alimenter un bassin fluvial mitoyen, à développer le tourisme et à arroser des terrains de golf, le barrage d'Alqueva est officiellement devenu, depuis 2000, une réserve stratégique d'eau. Par-delà ses destinations économiques, ce grand barrage sert avant tout une cause politique et idéologique. Lire aussi Daveau sur le manque de pertinence hydrologique de cette construction (1977).

toutes sortes. Il s'agit aussi d'en finir avec l'isolement d'une région de l'intérieur, de repenser et de recomposer les espaces (notamment à l'aide d'un réseau important de routes et de ponts) et de les valoriser en vue de permettre le développement local.

Une même logique préside à ces jeux d'agencement des espaces et des pouvoirs : « recentrer » des périphéries ou « créer » des centres, ou encore faire en sorte que des espaces souffrant de désertification ou d'absence d'infrastructure soient recomposés et mieux desservis. Ils surviennent dans un contexte qui leur est particulièrement favorable : la recomposition de l'Europe et l'existence d'un interlocuteur supranational. Or, le caractère temporel et circonstanciel de ces situations est essentiel : il souligne la capacité d'adaptation des populations aux changements de nature exogène et il oblige surtout à considérer toutes les échelles de lecture, et notamment celle de l'Histoire et du temps. En effet, l'isolement de l'Alentejo n'a pas toujours été une réalité - la ville de Beja, par exemple, pour se trouver sur le chemin des grands axes marchands, était centrale à l'époque musulmane (Mattoso 1998). Une recherche récente sur la ville de Lisbonne, coordonnée par João de Pina Cabral, souligne aussi la multitude de centres mobiles et changeants qui s'y déploient, des centres temporaires et circonstanciels, car « quand on parle de centre et de marge, on a recours à une métaphore spatiale pour se référer à quelque chose qui dépasse de beaucoup la spatialité [...] quand on parle de centre et de marges, on parle de pouvoir inscrit dans les habitudes socioculturelles » (Pina-Cabral 2000 : 861). Depuis l'entrée de l'Espagne et du Portugal dans la communauté européenne, la situation économique des zones frontalières n'a peut-être pas beaucoup changé, s'aggravant même en ce qui concerne les disparités et les inégalités (Perronet-Menault 2001 ; Rodrigues 1999), mais elle représente un nouveau défi à relever à l'échelle du local. Elle est fonction des opportunités et des menaces. Et elle se joue notamment et aussi à l'aide d'un discours réajusté sur l'identité ou les identités.

Faire du « nous », c'est avec les « autres »

Des effets d'échelles s'exercent également sur les identités qui s'emboîtent, se côtoient, s'accumulent et se superposent. À Melgaço, par exemple, on se définit spontanément comme Portugais, Minhote et Melgacense. Puis, en fonction de l'endroit où l'on habite dans le canton et des acteurs en présence, on se dira « de la ville », « de la vallée » ou « de la montagne », pour enfin, selon l'occasion ou la circonstance, choisir de se considérer comme européen dans le sens d'un englobement maximal des échelles, ou de se distinguer à l'extrême en ne se référant plus qu'à une unité minimale qui sépare, le nom de famille par exemple, ou même le rang au sein de la famille, afin d'éviter la généralisation et l'assimilation. Lors des conflits autour de l'eau d'irrigation en été, l'occasion est donnée de rappeler l'inscription des familles sur le territoire, de distinguer les plus anciennes des plus récentes et de réaffirmer les appartenances à un espace et à une histoire commune. Gens de la montagne s'opposent régulièrement aux gens de la vallée, selon une logique identitaire et spatiale qui accorde une préséance à l'amont, les premiers (*os de cima*) se considérant alors comme des « authentiques » et qualifiant les seconds « d'usurpateurs » (Wateau 2000).

D'autres distinctions sont opérées sur le statut ou les avoirs, multipliant encore les niveaux de lecture : les uns peuvent être qualifiés d'« héritiers » et sont alors détenteurs de droits d'eau en été ; les autres d'« émigrants » et possèdent aujourd'hui de grandes maisons ou investissent dans la production intensive de vin vert Alvarinho (Wateau 1996). Quand la menace de construction de barrage sur le Rio Minho est devenue réelle, toutes ces dissensions internes ont été estompées pour ne plus valoriser qu'une seule image et une seule identité, celle d'une vallée unie et homogène, bien que transfrontalière, englobant les voisins espagnols et galiciens dans le « nous » collectif et la contestation. Des éléments identitaires nouveaux ont été recherchés, redéfinis, réinventés, et l'identité a été réajustée. La réinvention régulière de la tradition à l'occasion d'opportunités ou de menaces est un processus bien connu en ethnologie (Lenclud 1987). Elle explique la vente de bâtons à compter le bétail à Rio de Onor (Brito 1996), certaines spécialités locales culinaires, reprises ou inventées, qui confèrent une particularité au lieu considéré ou encore les processus de patrimonialisation particulièrement d'actualité en France (Chevallier 2000). Des emboîtements d'identités relativement faciles à comprendre, somme toute, depuis l'étude classique en anthropologie d'E.E Evans-Pritchard écrite dans les années 1930 sur un peuple nilote, qui montrait déjà, dans un contexte politique et guerrier, le jeu des alliances nécessaire à la subsistance comme à la reconnaissance de chacun. L'ennemi préféré est toujours le voisin le plus proche, celui que l'on sait être un « autre » au quotidien et un « nous » en cas de menace extérieure, un allié solidaire privilégié face aux ennemis les plus lointains, d'une autre région, d'une autre langue ou d'autres coutumes (Evans-Pritchard 1937). Le thème de l'identité se situe non pas seulement à un carrefour, mais à plusieurs [et] aucune des sociétés ne semble tenir pour acquise une identité substantielle : elles la morcellent en une multitude d'éléments dont, pour chaque culture bien qu'en termes différents, la synthèse pose un problème » (Levi-Strauss 1995).

L'identité est une rubrique purement relative qui implique donc différents niveaux de lecture qui s'englobent, sorte de poupée russe composée de plusieurs figurines à la fois distinctes et complémentaires, pouvant se cotoyer comme se fondre, s'accumuler ou se superposer. Mais elle exige aussi et surtout l'acceptation de l'altérité, cet autre volet essentiel et plus souvent oublié de sa définition, sorte de relation en miroir qui réfléchit et contribue à sa construction : car faire du « nous », c'est toujours avec les « autres ». L'identité est en effet à la fois processus d'identification et de séparation. Pour se définir, se reconnaître, se distinguer, il faut pouvoir se détacher, se différencier, s'opposer. Parler de l'identité, c'est se référer à des appartenances, à des ressemblances, à des définitions de soi ; mais c'est aussi compter sur des autres, des différences, de la dissemblance. Car « identifier, c'est tout à la fois "rendre identique à" et "différencier de" [puisque] l'on ne saurait identifier des individus sans les rattacher à quelque groupe réel ou à quelque ensemble mythique, lesquels n'existent eux-mêmes que par contraste avec d'autres [et que] l'on ne saurait distinguer sans assimiler ni assimiler sans distinguer » (Augustins 1994). De cette relation étroite entre le « nous » et « l'autre » découle la production du regard et du discours stigmatisés, de l'émission de stéréotypes, des situations où des identités sont en jeu, car sans aucun doute « construire un autre, c'est une façon de se renforcer soi » (Herzfeld 1992). Reconnaître l'altérité, en d'autres termes,

produit du sens et renforce l'appartenance. Plusieurs études récentes sur les zones de frontières en péninsule Ibérique recensent les stéréotypes émis à l'occasion des festivités, des repas, des plaisanteries collectives ou des conflits (Uriarte 1994 ; Sánchez 1997 ; Silva 1999 ; Valcuende del Río 1997) et montrent combien l'énonciation de ces marqueurs de distanciation et de dissemblances contribuent à définir le voisin dont il faut se démarquer, soit à se définir soi-même. Au Portugal, les écrits sur la construction de l'identité nationale ou sur les traits dits caractéristiques des Portugais sont particulièrement nombreux et réguliers (Dias 1950 ; Leal 2001 ; Cunha 2001) – peut-être ou sans doute à cause de la proximité du Portugal avec l'Espagne, de sa position géographique dans la péninsule ibérique. Dans le contexte nouveau d'une Europe en phase de recomposition, alors que des réajustements de territoires sont opérés, la situation est propice pour observer le réajustement des altérités. Car si à Melgaço, pour le moment, le propos n'est plus tant de savoir qui sont les « autres » que de grossir le « nous », il faudra bien pourtant, pour définir les limites de « l'eurorégion », passer par l'identification des limites du possible, c'est-à-dire par la distinction et la stigmatisation d'un Autre. Et c'est précisément la question que posait François Guichard dans la conclusion de son dernier ouvrage collectif : « Si l'on crée de nouveaux territoires, en quelque sorte sur mesure, en découlera-t-il de nouvelles références identitaires et comment vont-elles arriver à se coordonner, ou à cohabiter, avec les précédentes ? » (Guichard 2001 : 411)¹³. Aussi ne peut-on qu'inviter, une nouvelle fois, au rapprochement des disciplines et à la multiplication des regards croisés.

La relation du Portugal avec son espace national a changé. Elle a notamment changé d'échelle, s'articulant dans un complexe géopolitique plus ouvert et se lisant au travers des différentes mesures sociales et politiques imposées par l'Europe aux régions intra ou supra nationales. Dans ce contexte favorable aux changements, de nouveaux enjeux de pouvoir entre le local et les États-nation sont observés, où il s'agit pour le local de gagner une place et une représentation nouvelles au sein du grand ensemble de la Communauté. Les situations de périphéries et d'isolement sont refusées de façon manifeste et les frontières extérieures de la communauté peu à peu redessinées (Roux 1977). La recomposition physique des territoires ouvre sur la redéfinition sociale des groupes et de leurs caractéristiques. Échelles, représentations et identités se mêlent et se combinent pour offrir du Portugal actuel une image de pays aux régions dynamiques et disposées à relever le défi de l'euroanéité.

Janvier 2002

Fabienne WATEAU

CNRS, Mutations des Territoires en Europe
Montpellier

13. De premiers éléments de réponses se trouvent dans les travaux récents des ethnologues. À titre indicatif, voir PUJADAS, MARTÍN & PAIS DE BRITO (1999) ; BROMBERGER & MOREL (2001).

BIBLIOGRAPHIE

- ALBERA, D. 2001, « La frontière comme outil. Une exploration de l'organisation domestique sur les deux versants des Alpes occidentales », in C. BROMBERGER & A. MOREL, *Limites floues, frontières vives. Des variations culturelles en France et en Europe*, Paris, Ed. de la Maison des sciences de l'homme : 271-308 (« Cahier de la Mission du patrimoine ethnologique »).
- Alqueva, centro do Mundo ? 1999, Actas da 8ª Edição dos Encontros de Monsaraz, Associação de Defesa dos Interesses de Monsaraz (ADIM), Évora, 133 p.
- AUGUSTINS, G. 1994, « L'identité : une démarche trans-culturelle est-elle possible ? », in C. CALLIER-BOISVERT, ed., *Ethnologie du Portugal : unité et diversité*, Paris, Centre culturel Calouste Gulbenkian : 295-305.
- BANHOS A. 1997, « A Galiza, fronteira de Portugal com Espanha », in A. BANHOS & et al., *Galiza Portugal, uma só nação*, Lisbonne, Ed. Nova Arrancada : 49-58.
- BRITO, J. Pais de, 1989, « O atlas etnológico e a carta das fogueiras anuais », *Estudos em homenagem a Ernesto Veiga de Oliveira*, Lisbonne, Instituto nacional de investigação científica : 521-536.
- 1994, « Le bûcher de Noël au Portugal », in C. CALLIER-BOISVERT, ed., *Ethnologie du Portugal : unité et diversité*, Paris, Centre culturel Calouste Gulbenkian : 25-36.
- BROMBERGER, C. 1987, « Du grand au petit. Variations des échelles et des objets d'analyse dans l'histoire récente de l'ethnologie de la France », in I. CHIVA & U. JEGGLE, *Ethnologies en miroir. La France et les pays de langue allemande*, Paris, Ed. de la Maison des sciences de l'homme : 67-94.
- BROMBERGER, C. & MOREL, A. 2001, « L'ethnologie à l'épreuve des frontières culturelles », in C. BROMBERGER & A. MOREL, *Limites floues, frontières vives. Des variations culturelles en France et en Europe*, Paris, Ed. de la Maison des sciences de l'homme : 3-24 (« Cahier de la Mission du patrimoine ethnologique »).
- CHEVALIER Denis, ed. 2000, *Vives campagnes. Le patrimoine rural, projet de société*, in *Autrement*, n° 194 (« Collection Mutations »).
- CUNHA, L. 2001, *A nação nas malhas da sua identidade : o Estado Novo e a construção da identidade nacional*, Porto, Afrontamento, 138 p.
- DAVEAU, S. 1977, « Bases géographiques du problema da barragem de Alqueva. Achegas para a sua apresentação », *Finiterra*, XII (24) : 342-351.
- DELFOSSÉ, C., LETABLIÉ, M.T. 1998, « Comment renaissent les fromages ? L'époisses, le rocroi, le soumaintrain », in C. BROMBERGER & D. CHEVALIER, *Carrières d'objets*, Paris, Ed. de la Maison des sciences de l'homme : 3-24 (« Cahier de la Mission du patrimoine ethnologique »).
- DIAS, J. 1984, « Acerca do Atlas etnográfico de Portugal », *Trabalhos de Arqueologia e Etnologia* (Porto), XI (3-4) : 273-307.
- 1995, *Os elementos fundamentais da cultura portuguesa*, Lisbonne, Imprensa nacional-Casa da Moeda, 64 p. (« Coleção O essencial sobre »). [1ère éd. 1950]
- DRAIN, M. 1994, « Géographie et Anthropologie : une collaboration féconde », in C. CALLIER-BOISVERT, ed., *Ethnologie du Portugal : unité et diversité*, Paris, Centre culturel Calouste Gulbenkian : 291-293.
- 1996, « La Péninsule Ibérique », in M. DRAIN, ed., *Les conflits pour l'eau en Europe méditerranéenne*, *Espace rural* (Montpellier), 36 : 19-62
- EVANS-PRITCHARD, E.E. 1994, *Les Nuer*, Paris, Tel Gallimard, 312 p. [1ère éd. 1940].
- FERRÃO, J. 2002, « Portugal, três geografias em recombinação : espacialidades, mapas cognitivos e identidades territoriais », *Lusotopie 2002/2* (Paris) : 151-158.
- GASPAR, J. & CUNHA, R. Martins 1997, *Linha de fronteira. 700 anos do Tratado de Alcanizes*, Guarda, Comissão de coordenação da região Centro-Museu de Guarda, 134 p. [textos].
- GUICHARD, F., ed. 2001, *Articulation des territoires dans la Péninsule Ibérique*, Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux, 459 p.
- GUICHARD, F., LÓPEZ TRIGAL, L., MARROU, L., eds 2000, *Itinerarios transfronterizos en la Península Ibérica*, Zamora, Fundación Rei Afonso Henriques, 298 p.

- HERZFIELD, M. 1992, « La pratique des stéréotypes », *L'Homme* (Paris), 121-XXXII (1) : 67-77.
- LEAL, J. 2001, *Etnografias portuguesas (1870-1970). Cultura popular e Identidade nacional*, Lisbonne, Dom Quixote, 40, 274 p. (« Coleção Portugal de Perto »).
- LENCLUD, G. 1987, « La tradition n'est plus ce qu'elle était... », *Terrain* (Paris), 9 : 110-123 (« Cahier de la Mission du patrimoine ethnologique »).
- LEVI-STRAUSS, C. 1995, *L'identité*, 4^e édition, Paris, Presses universitaires de France, 347 p. (« Quadrige »). [1^{ère} éd. 1977]
- LÓPEZ TRIGAL, L. & GUICHARD, F., eds 2000, *La frontera hispano-portuguesa : nuevo espacio de atracción y cooperación*, Zamora, Fundación Rei Afonso Henriques, 313 p.
- MARROU L. [2000], « La représentation cartographique de l'archipel des Açores à la fin du XX^e siècle », in F. MASSA, ed., *Les îles atlantiques : réalités et imaginaire*, Actes du colloque de l'Erilar, Université de Rennes 2, 21-23 octobre 1999 : 409-420.
- MATTOSO, J. 1998, « Alentejo não tem sombra, senão a que vem do céu », *Arquivo de Beja* (Beja), VII-VIII (série III), Actas das II^{as} Jornadas « O Alentejo e os outros mundos » : 15-30.
- MORIN E., 1975, *Commune en France. La métamorphose de Plodemet*, Paris, Fayard, Le monde sans frontières, 287 p. [1^{ère} éd. 1967]
- 2001, *Journal de Plozévet. Bretagne, 1965*, La Tour d'Aigues, Éditions de L'Aube, 390 p.
- PERRONNET-MENAULT, M. 2001, « Frontière internationale et dissemblance démographique des régions limitrophes. La zone frontalière luso-espagnole », in F. GUICHARD, ed., *Articulation des territoires dans la péninsule Ibérique*, Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux : 313-324.
- PINA-CABRAL, J. de. 2000, « A difusão do limiar : margens, hegemonias e contradições », *Análise social*, XXXIV (153) : 865-892.
- PINTADO, A. & BARRENECHEA, E. 1972, *La raya de Portugal de Portugal. La frontera del subdesarrollo*, Madrid, Cuadernos para el diálogo.
- PORTIER, N. 2001, *Les pays*, Paris, La Documentation Française-DATAR, 99 p. (« Collection Territoires »).
- PUJADAS, J., MARTÍN, E. & BRITO, J. Pais de, eds. 1999, « Globalización, fronteras culturales y políticas y ciudadanía », Actas del VIII Congreso de antropología, I, 20-24 sept., Saint-Jacques-de-Compostelle, 244 p.
- Recherches en Anthropologie au Portugal 2001*, « La ville sensible », 7, Paris, Institut Camões-Maison des sciences de l'homme, 204 p.
- RIBEIRO, O. 1987, *Portugal. O Mediterrâneo e o Atlântico*, Lisbonne, Sá da Costa Editora. [1^{ère} 1945].
- 1992, *Geografia e civilização. Temas portugueses*, Lisbonne, Livros Horizonte, LDA. [1^{ère} 1961].
- RODRIGUES, D., ed. 1999, *Diálogos Raianos. Ensaio sobre a Beira Interior*, Lisbonne, Colibri, 240 p.
- ROUX, M., 1997, « Frontières, territoires et échanges dans les Balkans dans la perspective de l'intégration européenne », *Territoires en Mutation* (Montpellier), 2, 105 p.
- SÁNCHEZ, L. Á.Gómez 1997, « Españoles y portugueses : la visión del otro », *Anales del Museo nacional de antropología*, IV, Madrid, Ministerio de educación y cultura : 141-156.
- SILVA, L.M. de Sousa 1999, *Identidade nacional : práticas e representações num contexto de fronteira*, Lisbonne, mémoire de DEA, ISCTE, 191 p. multigr.
- SCHIPPERS, T.K. 2001, « Trouver la bonne distance », in C. BROMBERGER & A. MOREL, *Limites flous, frontières vives. Des variations culturelles en France et en Europe*, Mission du patrimoine ethnologique, Paris, Ed. de la Maison des sciences de l'homme : 27-37.
- TODOROV T. 1989, *Nous et les Autres. La réflexion française sur la diversité humaine*, Paris, Seuil.
- URIARTE L.M. 1994, *La Codosera. Cultura de Fronteras y Fronteras Culturales*, Mérida, Asamblea de Extremadura, 298 p.

- VALCUENDE DEL RÍO, J. 1997, « Vecinos y extranjeros. La funcionalidad de los estereotipos en un contexto interfronterizo : el caso de Ayamonte », *Aestuarja*, 5, Huelva : 127-152.
- WATEAU, F. 1996, « D'une production d'autoconsommation à une production rentable : le cas de la vigne dans l'Alto Minho », *O voo do arado*, Lisbonne, Museu de Etnologia : 289-299.
- 1999, « Barrages, identités et frontières. Des barrages sur rivières frontalières (Sela et Alqueva) », in J. PUJADAS, E. MARTÍN & J. Pais de BRITO, eds, « Globalización, Fronteras culturales y políticas y Ciudadanía », Actas del VIIIº congreso de antropología, I, 20-24 sept., Saint-Jacques-de-Compostelle : 229-244.
- 2000, *Conflitos e Água de Rega. Ensaio sobre a organização social no vale de Melgaço*, Lisbonne, Dom Quixote, 39, 294 p. (« Portugal de Perto »).
-